

*La revue des mondes imaginaires*

# BIFROST

**N°81**

**Pierre Pelot :**  
**en toute liberté**

# Sommaire

## ► Interstyles

- Pour une nuit ..... 6  
Pierre PELOT
- Les Yeux de l'arc-en-ciel ..... 18  
Greg EGAN
- L'Amidéal ..... 40  
Pierre PELOT

## ► Carnets de bord

### BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers ..... 62
- Le coin des revues,  
*par Thomas Day* ..... 94
- Paroles de Libraire :  
la Dimension Fantastique,  
*par Erwann Perchoc* ..... 96

### AU TRAVERS DU PRISME : PIERRE PELOT

- Cinquante ans d'écriture : Pierre Pelot,  
*par Claude Ecken* ..... 100
- Être ou ne pas être un géant : un entretien,  
*par Claude Ecken* ..... 134
- Pierre Pelot : les années Suragne,  
*par Philippe Boulter* ..... 142
- Histoires dangereuses : le roman noir de Pierre Pelot,  
*par Laurent Leleu* ..... 148
- C'est ainsi que les hommes lisent :  
un guide de lecture pour quelques repères de plus ..... 154
- Bibliographie des œuvres de Pierre Pelot,  
*par Alain Sprauel* ..... 166

### SCIENTIFICTION

- Pourrons-nous reconstruire la tour de Babel ?  
*par Frédéric Landragin* ..... 178

### INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,  
*par Org* ..... 186
- Prix des lecteurs 2015 ..... 189
- Dans les poches,  
*par Pierre-Paul Durastanti* ..... 190

# Editorial

---

**A l'heure où vous lisez** ces lignes (autour de fin janvier 2016, non ?), le tsunami *Star Wars* devrait avoir plus ou moins reflué. *Plus ou moins*... Sauf qu'en ce qui me concerne, au moment où, de mes petits doigts lestes, je compose lesdites lignes sur le clavier cradingue d'un des Mac du bureau, nous sommes en plein dedans. Pour tout dire, nous sommes même au lendemain de la sortie officielle du *Réveil de la Force*. Impossible d'allumer la radio, de feuilleter un canard ou de consulter un site d'actualité sans tomber sur une news liée au nouvel opus de la saga créée par George Lucas. C'est bien simple : j'ai tapé dans Google « Star Wars the Force Awakens », par pure curiosité, et le moteur de recherche m'a sorti 22 300 000 résultats (à comparer aux 24 500 000 références pour le mot « Bataclan »...). En librairie, 152 ouvrages ont été publiés pour l'occasion (source *Livres Hebdo*, inédits et rééditions confondus), dont 39 bandes dessinées — on imagine la diversité des sujets abordés, de la vie secrète des Lego *Star Wars* aux coloriations anti-stress, en passant par « comment faire un bonnet de Yoda au crochet pour mon bébé » (*seriously ?*), sans oublier la fameuse boîte à quiz, les recueils de cartes postales et autres stickers à collectionner... *152 bouquins !* (et un au Béalial', l'éditeur propriétaire de votre revue chérie, il est vrai, mais la gratuité de **Faire des sciences avec Star Wars**, signé par notre bon professeur Lehoucq, place d'emblée l'ouvrage hors catégorie — il ne fait d'ailleurs pas partie des 152 titres recensés par *Livres Hebdo*). Jusqu'à *Télérama* (*Télérama !*) qui nous pond un hors série...

Bref, on en a mangé, de la *Guerre des étoiles*, et dans la mesure où un nouveau long métrage devrait nous arriver plus ou moins tous les douze mois pendant cinq ans (merci Mickey), il va falloir s'y faire ! Au-delà de cette cristallisation ultime de la mondialisation (dissolution ?) culturelle, au-delà du rappel à tous que seul un produit de la culture geek est capable de générer pareil engouement planétaire (la culture geek est la culture du XXI<sup>e</sup> siècle), cet événement, populaire au plus haut point, pourrait bien nous susurrer autre chose, un truc qui ressemblerait à : ami lecteur, prépare-toi, après des années de déshérence, la science-fiction spatiale revient ! Bien qu'encore assez hypothétique, avouons-le, ce retour présumé n'en a pas moins des causes multiples impossibles à réduire à la seule sortie de l'épisode VII de *Star Wars* (blockbuster qu'on considérera comme un catalyseur, un matériau emblématique, disons, davantage que comme une cause à part entière, et qui paraît parti pour faire florès tant les projets se bousculent après une longue période de vide ou quasi, là encore, à commencer par l'adaptation bossuesque de *Valérian & Laureline*, ou les suites d'*Independence Day* et *Avatar*). Il semble d'abord clair que le lectorat a achevé de s'intéresser à cette SF aux échos post-apocalyptiques/zombiesques plombant et assez majoritaire depuis des années, sur un grand parti initié par **La Route** de Cormac McCarthy (*la référence*), puis le retour en grâce du phénomène zombie (merci **World War Z**), et enfin dopé par une autre mode, celle de la dystopie pour publics adolescents type **Hunger Games** et autre **Labyrinthe** — à ce titre, les chiffres de ventes sont globalement sans appel, ce qui n'a rien de très surprenant : s'envoyer à longueur de pages des trucs encore plus déprimants qu'un quotidien bien réel borné par une actualité où le terrorisme et l'effondrement social le disputent à un mur climatique annoncé comme une pierre tombale, ça finit par lasser...

Un peu de rêve, un soupçon d'horizon, que diable ! Autre constat : le très net tassement du marché de la *fantasy*, secteur roi pendant de longues années (qui a accouché de l'ogre Bragelonne, lui-même ayant entretenu le marché en un ouoboros étouffé de trop s'être mangé la queue). Si on se gardera de raccourcis hâtifs (genre : « qu'est-ce que *Star Wars*, sinon de la *fantasy* dans l'espace ? »), le fait est que cette double érosion libère mécaniquement de la place en librairie, incite nombre d'auteurs, jusqu'alors accaparés par le énième volet de leur énième série pleine de dragons et de magiciens aux oreilles pointues, à faire un peu plus qu'envisager la possibilité d'une saga *space op'*, et contribue à ce que les décideurs du secteur considèrent d'un œil nouveau les créateurs purement science-fictifs... Les prémisses de cette bascule,

si bascule il y a, sont perceptibles depuis quelques mois au sein des catalogues portés par les agents et éditeurs anglo-saxons, catalogues de plus en plus orientés SF en général, SF futuriste, voire spatiale en particulier, et ce après des années de vaches maigres — souvent déplorées dans nos pages. Les britanniques Stephen Baxter, Peter F. Hamilton, Neil Asher et autres Eric Brown ou Alastair Reynolds se sont il y a peu découverts de nouveaux compagnons d'aventures outre-Atlantique avec James S. A. Corey ou Ann Leckie, dont les livres ont clairement trouvé leur public en librairies par chez nous — sans même parler de la cohorte des *space op'* militaristes qui, eux, n'ont jamais fléchi, même dans le pire des contextes, notamment au sein du catalogue des éditions l'Atalante (Jack Campbell et autre David Weber), mais pas que (Tanya Huff chez Bragelonne). D'autres suivront bientôt, n'en doutons pas. Du côté des auteurs francophones, Laurent Genefort se sent encore bien seul, n'était Pierre Bordage qui, de temps à autre, explore volontiers les franges de l'espace (dans **Résonances**, par exemple, son dernier roman). Mais là aussi, malgré tout, quelques noms nouveaux nous sont arrivés — Laurence Suhner, ou encore François Baranger. Enfin, il est un dernier élément plus que notable : le retour des groupes éditoriaux dans le registre SF *strico sensu*. Ainsi, après avoir abandonné le genre en grand format pendant des années (mort ou presque d' « Ailleurs & demain », mise en sommeil d'Orbit, disparition de collection dédiée au Fleuve Noir, etc.), laissant le champ libre aux maisons spécialisées qui n'ont pas manqué de faire le boulot et de s'ancrer dans le paysage éditorial, le renouveau semble annoncé chez Fleuve et Pocket sous la houlette d'un jeune éditeur, Stéphane Desa. Chez Actes Sud, la collection « Exofictions » accélère le rythme et annonce une vingtaine (!) de titres, quant à « Nouveaux millénaires » (dirigée par Thibaud Elioroff chez J'ai Lu), gageons que les succès de **La Justice de l'Ancillaire** et de **Résonances** devraient assurer un minimum de pérennité à une collection dont l'avenir nous semblait il y a peu bien sombre. Enfin, du côté de Denoël et « Lunes d'encre » — une référence pour beaucoup —, Gilles Dumay annonce **Latium** de Romain Lucazeau (encore un nouvel auteur !) d'ici la fin d'année, un diptyque de... *space opera*, comme il se doit. A l'heure où la concentration éditoriale se poursuit, où le marketing est plus que jamais aux commandes et où la mondialisation amplifie les phénomènes éditoriaux artificiels, le danger est à l'évidence celui de la surproduction immédiate, suivie de son corolaire : une montée en flèche du coup d'acquisition des droits coupée de toute réalité du marché (mettant sur la touche les petites structures avant de tuer le mouvement, à l'instar de ce qu'on a pu connaître avec la *fantasy*, et dont on constate le résultat aujourd'hui). Nous verrons... Reste qu'ici même, en ouverture de notre 79<sup>e</sup> livraison, nous faisons le pari d'une année 2016 promise au rebond de la science-fiction. Entre le regain d'intérêt de certains groupes éditoriaux, le développement des petites structures, le lancement de nouvelles collections dédiées et l'arrivée de nouveaux auteurs, il se pourrait que nous ayons vu juste. L'avenir nous dira s'il y a lieu de s'en réjouir...



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **Le Rêve du démiurge, l'intégrale T.1**, premier des trois volumes réunissant les neuf romans du cycle culte de Francis Berthelot, une intégrale exceptionnelle coéditée par les éditions du Béliat' et Dystopia Workshop...



**Option 1**

**Je suis déjà abonné** et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°82 ; je reçois gratos **Le Rêve du démiurge T.1**, un livre qu'il est super, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

**Option 2**

**Je ne suis pas encore abonné**, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°82, je reçois gratos **Le Rêve du démiurge T.1** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).



.....  
 Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

**Le Béliat'**  
 50 rue du Clos  
 77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet [www.belial.fr](http://www.belial.fr)

\* offre valable jusqu'à la parution du Bifrost n°82, le 24 avril 2016.

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

COURRIEL ..... DÉCLARATION D'AMOUR .....

# Interstyles



*Greg Egan  
Pierre Pelot*

.....

# Pierre PELOT

**A**insi donc, après Stephen King (Bifrost n°80), nous avons choisi la facilité : consacrer un dossier à Pierre Pelot ; noter Stephen King à nous, d'une certaine manière. Soit deux cents bouquins au compteur, et ce dans tous les registres — de la SF au polar, du western au terroir, de l'historique au préhistorique —, tous les genres et pour tous les âges. La facilité, c'est clair... Un monstre littéraire en chasse un autre, en somme — on entend d'ici hurler Pelot à l'intitulé, mais on aurait pu faire pire : parler de monstre « sacré »... Reste que l'ami Pierre franchit cette année les cinquante ans de carrière — ce genre d'anniversaire, ça non plus, il aime pas ; décidément, ce dossier commence bien mal... Un demi-siècle consacré à une œuvre enragée d'humanité, de désir, de chair, d'amour et de mort. Une œuvre à lire et relire avec la même urgence que celle qui l'habite, la même nécessité. Comment aborder Pierre Pelot ? Si la colère est le moteur de ses récits, la folie les traverse tous ou presque, qu'il s'agisse de l'altération progressive de la raison, l'aliénation du vaincu dans les dystopies SF, ou la figure des demeurés qui peuplent ses redoutables romans vosgiens. Aussi ouvrons-nous le bal avec un texte sur cette fameuse folie — une rareté, le texte, parue en 1987 dans le numéro 3 de Frénésie, une revue consacrée à la psychiatrie —, un récit hallucinant qui dit beaucoup sur l'œuvre mais aussi, nous semble-t-il, sur l'homme qui l'a produite.

« La démarche a porté ses fruits. Tout va très mal, à présent, et je vais probablement bientôt pouvoir rejoindre vos rangs : je vais guérir. » Pas trop vite, Pierre, pas trop vite...

Pour une nuit





*Lettre ouverte à quelqu'un, peut-être, et qui ne demande pas de réponse*

**I**MMOBILE, SOURIANT, je sais que je n'aurai plus peur, un soir, moi aussi.  
Pour une nuit.

Je suis malade. Souffrant. Mais sur la voie de la guérison.

Disent-ils.

Car ils savent, ils savent que je suis (j'ai été) malade, et qu'à présent l'orage s'éloigne. Ils me l'ont affirmé, répété, craché/juré — auraient-ils pu réellement cracher, ils l'auraient fait.

Il m'arrive de penser qu'ils sont de bonne foi et convaincus de ce qu'ils avancent. Cela devrait (m'assurent-ils) me réjouir.

Tout comme ils sont persuadés avoir fait pour moi un maximum. Ils ont sué sang et eau. Oui, oui, ils se sont très probablement donnés au maximum, investis avec la meilleure bonne foi, si je puis dire. Ils ont leur conscience pour eux.

Curieuse expression.

Ils ont leur conscience pour eux.

Et peut-être est-ce vrai.

Peut-être, qui sait, leurs paroles, leurs bruits, leurs assertions, affirmations, conclusions, leurs signes, leur langage (je veux dire : la manière dont ils ont utilisé ce langage pour établir une communication avec moi, dans ce cas précis), peut-être, donc, est-ce là le reflet d'une vérité. Une sincérité : leur vérité, leur sincérité. Aucun mensonge sous cape. (Quel intérêt à cela ? Je ne vois pas...)

C'est ainsi.

Mon nom ne vous dira rien. D'ailleurs, c'est à peine si je le connais moi-même, si je l'utilise de temps en temps. Mon cas est celui de milliers d'autres quidams, des millions, et pourquoi pas le vôtre ? Mais vous l'ignorez. Ou s'il vous arrive quelques doutes, vous ne savez dans quelle direction chercher. Ou encore les choses — les « choses » — les événements se dérouleront de sorte que vous vous trouverez toujours, d'une certaine manière, en état d'incubation, protégé par l'écran salvateur d'une forme d'ignorance. Il se peut fort bien que cet état vous soit préférable, que le fait de ne pas vous éveiller à la maladie qui ronge et couve, dans votre cas précis et particulier, se révèle bénéfique, salutaire. Je ne sais pas. L'hypothèse n'est pas à exclure. Je ne sais vraiment pas, ni moi ni personne, voilà au moins une certitude : celle de n'être certain



de rien. J'ai lu cet axiome un jour, je crois me souvenir sur la page d'un livre de mauvais papier jaunâtre, et j'ai volé cette phrase pour la faire mienne, parce qu'elle m'attendait, qu'elle était là pour cela, je présume. Je l'ai volée tandis que je t'écris ces lignes, ou au moment précis où je l'ai lue, comme il vous plaira, c'est exactement la même chose, et pour un même résultat. Le temps des « choses » fait partie de ces fumées qui s'évaporent perpétuellement, quotidiennement.

Mon nom ne vous dira rien, bien que je sois probablement votre voisin, celui-là qui vous sourit chaque matin, ou celui-ci que vous n'aimez pas, sans trop savoir pourquoi, ou cet autre que vous détestez carrément, sachant parfaitement pourquoi — dites-vous. Les noms ont si peu d'importance, comme ceux qui les portent, comme les voisins et les voisins des voisins : ils traduisent tellement mal. Ce qui s'explique clairement, en vérité : ils n'ont rien à traduire. Là encore, des fumées qui s'évaporent, des signes si facilement enfouis sous terre, effacés comme sous trois coups de gomme, comme dans le froissement d'une feuille de papier jetée à la poubelle et puis ensuite au feu.

Ainsi va la vie. Devrais-je dire, dès à présent, sans vous effaroucher : va la mort ? Il n'y a guère de différence. La frontière n'a pas été tracée, contrairement à ce que l'on peut croire.

Fil de rasoir.

Je suis ici, dans leur clinique ouverte à tous vents, les vents qui portent les fumées, et je n'existe pas. Ma véritable identité de fumerole, vaperole, durera le temps de ce coup d'œil que vous me décocherez par hasard, en passant, d'une miette d'attention que vous m'accorderez, dans le tourbillon de vos occupations si importantes. Je suis un personnage fictif — ce qui ne m'empêche nullement de posséder des facultés de créativité.

Vous me regarderez aller et venir tout au long du couloir, exactement de la même manière que vous regarderez les autres, et le couloir, et les portes ouvertes sur ces environnements dans lesquels tournent d'autres malades, semblables à moi, semblables à vos ombres — vos ombres qui, jusqu'ici, précisément ici, s'annihilent au bord extrême de vos semelles.

Vous me regarderez avec cet œil de passant qui passe et je serai invisible, et vous me confondrez peut-être avec vous-même ; vous irez jusqu'à imaginer, machinalement, sans vérifier, que vous tramez normalement votre ombre avec vous, comme toujours.

Vous ne me confondrez pas avec les docteurs. Ils sont identifiables à leur démarche, un je ne sais quoi ? Repérables. Codés, à la seconde même



où votre attention, éveillée pour la cause, se posera sur eux. Vous le savez bien. Moi...

Moi.

Ils affirment, donc, avec tout le sérieux dont ils sont capables — ils se sont donnés beaucoup de peine pour en arriver là, et, une fois encore, il n'y a pas d'ironie dans mon propos (si je dis réellement ce que je dis, et si vous l'entendez) — que je suis sur la voie de la guérison.

Pourquoi ?

Parce que j'ai changé. C'est tout. Ils sont habitués à déceler les changements. Je leur donne l'impression d'avoir changé, exactement comme je ressens moi-même cette bizarre sensation de changement. C'est sincère. Si agréable. N'en doutez pas : chacun de mes mots pèse son poids. Je ne mens jamais, je n'en finis pas de mentir, j'essaie de ne pas mentir...

Et c'est vrai que parfois je ressens cette sensation tellement séduisante, gratifiante, de plénitude heureuse. Si fort !

Je dis « parfois ». Et il n'en faut pas davantage. Une impression, un changement dans l'ordre des signes traduits par mon attitude, mes paroles, quand d'aventure je parle.

« Impression », dans mon esprit, ne comporte dans sa signification aucune connotation d'erreur, ou de fausse piste. C'est la sincérité même que je pense traduire en employant ce terme. Nous ne vivons que sur ou par des impressions, des percepts qui se métamorphosent en concepts/ images mentales, des impressions.

Je sais bien, moi qui suis certain de n'être plus certain de rien, que la maladie ne m'a pas quitté.

A dire vrai, je les soupçonne d'avoir la même opinion, au fond de leur véritable honnêteté. Mais qu'importe. Faut-il probablement que les « choses » tournent de cette façon-là... L'important est que je me comporte de telle manière, ou de telle autre, afin qu'un jour je puisse quitter ces couloirs, ou au contraire y demeurer à jamais — c'est-à-dire un certain temps. Je sais exactement de quelle façon s'effectuera le départ, s'il a lieu.

Tout simplement par peur, je me trouve sur le chemin de la guérison. Et à cause de la peur, un jour, je suis tombé malade. Non. La peur est venue ensuite, *après*, pas *à cause de*.

Un jour, j'ai eu peur.

A présent, moins.

Un autre jour, je n'aurai plus peur du tout — et ce sera gagné. J'ai eu peur, dis-je. De la foule qui s'était mise à vadrouiller, comme chez elle, en plein centre de ma tête, de la terre entière qui s'était mise à tourner



effrontément derrière mon front (effrontément derrière mon front, je trouve que cela chante bien, j'ai tous les droits) ; j'ai eu peur à en crever (cliché) de mon reflet dans le miroir, de ma mémoire du passé comme de celle qui se construisait au jour le jour, pour rien, pour l'avenir sans intérêt, si noir, peur de rien. Mais *peur*. Peur de mes mains disparues, de mes pieds coupés, de mon corps, des mains des autres, bien *réelles*, de leurs regards, de leurs paroles, de cet intérêt malsain qu'ils semblaient vouloir continuer à me porter, en dépit de tout, vaille que vaille, et auquel ils me sommaient de répondre — je le sentais bien. Peur de tout ce qui leur appartenait, aux autres, de tout ce qui en faisait des autres, de ce qui les distinguait de moi.

Ils étaient devenus tourbillon. Je savais ne pas tarder à les rejoindre. J'ai eu peur et c'est pourquoi je suis allé voir là-bas, si j'y étais. Exactement. J'ai frappé à la porte de ceux qui pouvaient peut-être me donner l'impression qu'il restait une chance de continuer à avoir peur normalement, juste ce qu'il faut pour avancer, pas trop. Ni l'effroi, ni la sérénité.

J'avais besoin des couloirs.

J'appelais au secours les couloirs. Ils s'étaient envolés.

Je gueulais au secours après les couloirs de fumée que les tourbillons avaient emportés.

Et les tourbillons se sont vaguement calmés, et ils ont redéposé les couloirs à leur place. J'y suis entré. J'ai écouté.

Ensuite, j'ai parlé, sachant parfaitement bien que c'était ce qu'ils attendaient de moi, pour leur faire plaisir, pour jouer le jeu — puisque j'avais pris cette décision. Et, qui sait, parce que je me trouvais peut-être déjà sur le chemin d'une certaine forme de guérison, sans le savoir encore — c'est aujourd'hui que j'é mets cette hypothèse.

J'appelais toujours au secours, mais déjà sécurisé, en riant, sans prononcer les mots.

J'ai accepté d'avalé certaines pilules, le contenu de certaines ampoules ; j'ai accepté toutes sortes de choses, censées me remettre le cerveau en place, dans le bon sens. Dessus en haut, dessous en bas.

La démarche a porté ses fruits. Tout va très mal, à présent, et je vais probablement bientôt pouvoir rejoindre vos rangs : je vais guérir.

La maladie m'a frappé sans que je sache ni comment ni pourquoi. Elle se trouvait en moi, en réalité, à la seconde même de ma naissance à l'air libre, et certainement avant. Elle n'a fait que se développer tout au long de ma croissance.



Mais pourquoi vous parler de mon cas fictif ? En quoi cela peut-il vous intéresser ?

J'ai rencontré ici d'autres malades atteints semblablement d'utopie galopante (utopie est le mot-clef que nous employons entre nous). Ceux que je n'ai pas rencontrés, je les ai devinés, et puis je les ai aussi inventés. Notamment un, ma création, mon double, actuellement presque mon frère isogénique. Presque une ombre, la mienne, mon semblable. Je lui ai donné...

Je lui ai donné un nom, qui ne vous dira rien.

Il est tout aussi fictif que moi, j'en suis responsable, et c'est pourquoi je m'arroe le droit de vous dévoiler tout de même ce nom, qui n'a rien de sensationnel, ni de spectaculaire : Pierre Pelot. Pierrpelo. J'aurais pu mieux faire. Ce n'est même pas une jolie musique. A présent, je regrette. Mais c'est trop tard, au cœur de sa non-réalité, il existe ; il existe puisque je l'ai inventé de toutes pièces, il est mensonge et vérité. Nous sommes tous des mensonges.

J'ai joué avec lui, pour n'être plus seul à avoir peur. J'en ai fait une marionnette qui m'obéissait et m'obéit toujours au doigt et à l'œil. Il existe, puisque je l'ai inventé pour moi et pour vous.

Il a eu peur de ses mains qui se lézardaient — et cela m'a soulagé —, de son corps plus vide que le vide et plus dur que la pierre — et ça me soulageait. Il a eu peur, peur, si peur que j'en éprouvais l'envie de le rassurer. Je crois que l'effroi l'a glacé le jour où il s'est rendu compte à quel point il était atteint, et incurable (ce que je pense en ce qui me concerne, même si je veux bien admettre avec eux le principe de la voie de la guérison — ce qui n'est, en fait, qu'une certaine façon de reprendre souffle). Il a eu peur de sa mémoire passée et à venir.

Il a eu peur en se réveillant nu, atteint par la maladie, sans recours, atteint par l'utopie. Se réveillant et portant les stigmates flagrants de la réalité qui le touchait — je veux dire : une réalité personnelle, intérieure, vive et flamboyante.

La maladie frappe et frappe et cogne tout au long du chemin utopique, elle est sournoise, agréable, jouissive, possessive, elle vous porte, vous fait décoller du sol, vous pousse à toutes sortes d'aberrations mentales qui ne traduisent en rien (au contraire !) les difficultés de la bataille à mener, de la marche en cours ; elle transforme tout cela en plaisir. La maladie séduit, sourit. Elle oublie ou rejette le passé noir, les évidences à crever les yeux de vous lancer par la fenêtre sans hésiter, elle occulte le futur incertain pour en faire un plan stable et enchanteur. Des milliards (davantage) de connexions synaptiques entrent perpétuellement en fonc-



tion pour donner cours et corps à des interactions électro-biochimiques que la conscience traduit par le concept abstrait de l'espoir. Et tout se passe comme si LE bonheur pouvait EXISTER, comme si LE monde pouvait EXISTER. Comme *si* LE monde existait.

Un jour, pourtant, l'abcès crève de toute sa force, la maladie a fait son œuvre, elle est allée trop loin à découvert.

Un jour, il est trop tard.

C'est alors qu'il fait si froid à l'intérieur du crâne. Qu'il fait si vide, gigantesque et vide, et désertique. C'est alors que le néant claque.

Il a été atteint de cette façon.

Il est toujours malade. En rémission.

Il se dit (je le lui ai soufflé) qu'il est fort possible que le virus sans nom se présente sous un autre signe aisément identifiable par tous : l'idéal.

L'idéal qui touche à la folie pour celui qui se soucie de vouloir imaginer un monde parfait, une société dépourvue de scories.

Folie.

Ce mot, le seul que je connaisse, possède peut-être au creux de ses ombres un sens, une certaine forme de schéma visant l'acquisition d'un équilibre, aussi, lorsqu'il est accepté et reconnu comme acteur principal de notre pauvre vieux théâtre, au fond duquel, quelque part, nous nous épuisons à prétendre jouer un rôle. La raison serait-elle à mettre en équivalence avec l'intention de jouer le rôle principal ? Sans connaître les répliques, sans avoir lu le texte. Ignorant tout de l'Histoire...

Comprenez-le :

Changer le monde. Mais où est-il, LE monde ? Il va, il vient, autour de chacun de nous, sans exister davantage que chacun de nous dans la danse sociale. Acteurs ratés, danseurs cul-de-jatte. LE monde n'existe pas !!!

LE MONDE N'EXISTE PAS, entendez-vous ? Et cela *dit*, par quel miracle LE vouloir changer, croire en cette pauvre rêverie ?

Votre monde existe sans doute, à un certain niveau, *lui*.

*Le vôtre.*

Connu de vous seul. Tendü vers votre idéalisation propre, qui se veut étayer votre meilleur équilibre possible au cœur du gigantesque carnaval endormi.

Connaître LE monde ? Elle se cache là, enfouie sous ce désir, la notion-même de l'Impossible. TOUT n'est qu'une idée, une représentation forgée au feu du percept-concept-imaginaire de chacun. Il n'y a pas de monde et nous tourbillonnons dans rien.

Mais des mondes, oui, sans doute. DES.